

Smaïn se livre tel qu'il est

Propos recueillis par Laure Rebois

— Né à Constantine, alors en Algérie française, élevé en France par un papa adoptif algérien et une mère marocaine berbère, vous êtes multiculturel. Gardez-vous des souvenirs de l'apprentissage de la lecture ? Qu'avez-vous lu, durant votre enfance, qui vous a marqué ?

Mon premier livre de lecture fut *Au bon matin* – livre que j'ai toujours à mes côtés, aujourd'hui encore. Entre les lettres de l'alphabet que nous devions déclamer bien fort et en rythme, mon regard était toujours attiré par les dessins qui accompagnaient le récit. J'associais aussitôt une image à son propos. Une technique scolaire pour retenir sa leçon. Puis, chaque soir, les bandes dessinées – Tintin, le Marsupilami... – ont pris très vite le relais avant que s'éteigne tardivement ma lampe de chevet. C'est en fin d'année, à la remise des prix, que j'avais droit pour toute récompense au prix de camaraderie plutôt qu'aux honneurs de l'excellence (vous noterez la nuance), mais Jules Vernes fut pour moi, dès la lecture du *Voyage au centre de la Terre*, la révélation immédiate que les mots sans les images pouvaient nourrir de façon ludique mon imagination débordante. La multiplicité des songes pouvait retentir avec force dans ma petite caboche de turbulent rêveur. Dès lors, mes rencontres avec les auteurs ont fait le reste.

— Les programmes de télévision avaient une grande place dans votre cœur. Quel fut le livre qui, pour la première fois, vous a permis de vous évaluer autant qu'en regardant une émission ?

La télévision située à moins d'un mètre de mon lit était le meuble que je chérissais le plus dans notre petite habitation du huitième étage de la porte de Saint-Mandé. Elle était la porte ouverte sur le monde qui m'attendait, le hublot d'où je scrutais sans cesse les vagues qui m'emporteraient un jour vers les horizons de mes propres songes. Je passais des heures devant cet écran qui allait devenir plus tard l'objet de toutes mes passions. Vous souvenez-vous du « Petit Théâtre de la jeunesse » de Claude Santelli ? Après avoir regardé les nombreuses dramatiques qu'il a mises en image, ce grand monsieur de la télé m'a permis de lire avec frénésie et délectation de grands auteurs. Ce qui me saute à l'esprit, aujourd'hui, c'est que j'étais toujours attiré par les romans ou l'enfance était traitée de façon constante. *David Copperfield*, *Sans famille* et tant d'autres lectures me ramenaient sans que je le perçoive à ma propre histoire, comme si ma mémoire sélective recherchait les faits et gestes d'un destin tragique qui serait identique au mien. Claude Santelli traduisait en langage dramaturgique ce qui appartenait au langage romanesque. Ainsi, il a adapté de grands auteurs : Cervantès, Dickens, Eugène Sue, Jules Verne, Herman Melville, Victor Hugo...

— À quel moment Pierre Alexis de Ponson du Terrail vous a-t-il « accroché » avec son cycle des neuf romans de *Rocambole* ?

Suite au décès de mon père adoptif, j'ai dû intégrer un foyer de l'aide social à l'enfance rue de Vaugirard. Un long trajet en métro reliait ce foyer situé dans le XV^e arrondissement de Paris à mon collège de Saint-Mandé : deux heures de trajet aller-retour chaque jour ! Le roman de Ponson du Terrail – dont Pierre Vernier a admirablement campé le personnage pour la télévision – m'a permis de passer tant de stations avec leur cohorte de voyageurs ! Le temps passait à une vitesse fulgurante.

Le nez des clowns est rouge ; pour Smaïn, ce sont ses fameuses baskets. Humoriste, comédien, metteur en scène, récitant, réalisateur et chanteur, il s'est nourri de la télévision. Trente ans de carrière, un Molière, une Victoire de la musique, le grand prix SACEM, c'est notamment avec les livres qu'il recherche ses origines. Voici son parcours à travers eux, les noms de ceux dont les mots pansent ses maux. Son témoignage, *Je reviens me chercher*, sort le 26 mai chez Michel Lafon.



© Photo : Michaël Esdourrubailh

Dans cet espace-temps, il agissait en fait comme l'équation de Monsieur Albert, E = MC2 (École = Métro Couloir encore 2 stations). Comme si mon absence accélérât inexorablement le temps.

— En 1983, Philippe Bouvard a été séduit, en plus de votre talent, par l'admirateur de Rimbaud et Verlaine. Racontez-nous cette ferveur.

Plutôt que de vous énumérer les raisons de ma ferveur pour les mots de tant de poètes tels que Rimbaud, Verlaine ou Baudelaire, je préfère vous offrir ce texte qui tente avec humilité de réunir les mots pour dire ô combien je les aime (mis en musique par Michel Legendre).

« DANS NOTRE DICTIONNAIRE

Dans notre dictionnaire je me suis inspiré
Dans mon vocabulaire je suis allé chercher
Des mots...

Des mots pour te l'écrire en une ou deux trois rimes

Je t'offre mes je t'aime et tous leurs synonymes

Au verbe son sujet mille roses des sables

Je t'offre au jour ce jour en deux ou trois syllabes

Mon destin suspendu les couleurs de ma vie
La lampe d'Aladin mes mille et une nuits

Tant de promesses aux instants de lumière

Mes habits de gala mes soirées de premières
Dans notre dictionnaire à la page connée

Dans mon vocabulaire j'ai pour toi emprunté
Les mots...

Je t'offre mes prières qu'importe la croyance

Mon passé en spirale à l'oubli l'espérance
Les pensées de Gibran je t'offre mes voyages
Et puis ce qu'il me reste à la force de l'âge
Pour unique raison qu'importe l'impossible
Je t'offre mon amour si souvent absent
Les mots d'une chanson cet air qui les habille
Pour oublier qu'un jour le temps fera son temps

Dans notre dictionnaire masculin singulier
Au féminin pour elle enfin j'ai retrouvé
Ces mots...

L'écrit d'une blessure aux tragiques sanglots
Cette folle aventure d'un enfant pour bientôt
Je t'offre désormais et si tu le veux bien
De mes souhaits le dernier mes demains dans
tes mains »

— Verlaine aimait l'œuvre de Baudelaire, et vous ?

Nul ne peut inventer sans l'inspiration créatrice de l'autre. Comme une passation de passion. J'ai tant écouté Léo Ferré que dans l'élaboration de mes sketches, je n'ai pu m'empêcher de tenir compte de l'une de ses méthodes « intro-développement-conclusion » ; cela paraît scolaire, et pourtant... Écoutez cette sublime chanson qu'est *La Nuit*. Ses métaphores ont un pur élan de poésie narrative. Avec son génie de l'écriture, Léo Ferré vous mène avec subtilité vers un enchantement des mots, de phrases et de rimes qui aboutissent à une unité poétique qui me bouleverse. J'ai toujours tenté d'écrire avec une méthode ins-pirée, mais je sais que ce qui anime chaque auteur, c'est indéniablement son propre vécu. Nous avons tous un maître. Si Verlaine admirait

l'œuvre de Baudelaire, c'est qu'elle éveillait en lui le prolongement de ses propres aspirations poétiques. Baudelaire fut son éclaircur, certes, mais Verlaine, par son propre abîme existentiel, façonna son œuvre par sa réelle force créatrice, ce qui fit de lui ce grand poète passionné.

Je ne suis pas un adepte du club de poètes, mais j'ai toujours tenté dans mes sketches d'ajouter une petite phrase poétique comme pour saluer mes pairs.

— Revenons à votre engouement pour Léo Ferré, qui a eu pour modèles Apollinaire, Baudelaire, Verlaine, Rimbaud, Villon, Jean-Roger Caussimon, Aragon, Rutebeuf, Cesare Pavese... Il a contribué à les faire connaître. En avez-vous justement découvert par son intermédiaire ? Avez-vous lu les livres de Ferré ?

J'ai longuement parcouru les textes de Ferré comme pour me rapprocher de l'être, tenter d'en décrypter le mystère, celui de sa profonde lucidité. Mais je note que ces quelques auteurs que vous me citez sont pour certains des écrivains qui chantent. J'ai découvert Aragon par l'adaptation qu'en a faite Léo (*Elsa*). Je lui dois également de m'avoir fait découvrir Jean-Roger Caussimon (*Nuit d'absence*, entre autres) puis Baudelaire (*L'Étranger*, *À une passante*...). Il fut le désenchanté mis en chanson, c'est « Beau de l'air ». Lorsque je le relis, je prends mon temps, j'ouvre le dictionnaire, je m'approche de son époque, de son propre monde et de ses aspirations. Il a le mot juste, clair, d'une absolue musicalité. Je crois avoir enfin trouvé le compagnon de mes certitudes, le porte-parole de mes sensations vécues, de mes sentiments enfouis (*Le Flacon*). J'aime lire ces auteurs après les avoir écoutés, ce qui me fait dire que la musique, c'est de la lecture avec les oreilles. Ils sont les porteplumes qui m'enchantent.

— Vous avez tenu en 2006 un très beau rôle dans le téléfilm tiré du livre de Dalila Kerchouche, *Mon père, ce harki*. Vous cherchez à comprendre le colonialisme à travers des livres tels que *Comment l'Algérie devint française* de Georges Fleury. Pouvez-vous nous en parler ?

Actuellement, mon intérêt se porte vers les auteurs qui m'éclairent sur cette guerre qui porta longtemps le nom d'« événement d'Algérie ». Cette période a tant déterminé le destin de rapatrié et d'enfant d'Algérie ! Il y a beaucoup de livres qui traitent cette guerre entre 1954 et 1962. Le livre de Georges Fleury m'a enfin fait découvrir ce pays avant la colonisation. La Régence, Charles X, le Consul de France et ce fameux soufflet qui déclencha, entre autres, l'invasion de l'Algérie, le débarquement des troupes françaises sur la plage de Sidi Ferruch en 1830 et la prise de Constantine par les troupes du Général Lamoricière en 1837. Ce besoin de saisir notre histoire, pour peu de ce qu'il m'en reste, me permet de me situer plus facilement dans mon époque. Un jour, j'ai appelé Georges Fleury qui m'a gentiment convié à déjeuner. Comme un élève attentif, j'ai écouté, je voulais tout savoir, comprendre pourquoi cette colonisation, pourquoi cette bavure de l'histoire, où chacun de nous a été berné pour des raisons hautement politiques, qui laisse encore aujourd'hui tant de blessures au nom de ce qui fut la raison de l'État.

— Vous aimez également Benjamin Stora, historien dont les recherches portent sur l'histoire du Maghreb, l'Algérie coloniale et l'immigration française.

Par quels auteurs est passée votre soif de découverte de vos origines ?

À vrai dire, ils sont peu à occuper ma bibliothèque. Mais le premier livre qui attira mon attention fut *Les fils de la Toussaint* d'Yves Courrière ; je découvris comment se déclencha ce qui allait devenir cette effroyable Guerre d'Algérie. Puis les livres de Benjamin Stora, l'historien de référence, m'ont apporté une observation continue des faits historiques. J'ai lu dernièrement, dans la *Revue de l'histoire*, le déroulement du putsch des Généraux le 23 avril 1961. Les faits chronologiques de ce coup d'État m'ont permis de situer objectivement le contexte et d'éclairer un peu plus ce qui allait devenir, peu après, l'indépendance du peuple algérien. Pour bien parfaire ma connaissance, je me dois, je le sais, d'entreprendre une lecture du point de vue algérien – pour avoir une vue globale, objective, totale.

— Pensez-vous que l'on trouve tout ce dont on a besoin dans les livres ?

Chaque livre qui se referme contribue à l'ouverture d'un nouvel esprit. La force d'un ouvrage, c'est de s'assurer la capacité de rompre avec l'ignorance. Chaque lecture, qu'elle quel soit, procure instantanément une échappée lointaine. L'imaginaire s'échafaude, tricote ses promesses. Il nous emmène parfois sur la route du grand savoir, active notre inventivité, colorise nos impressions en leur donnant une grandeur ou une petitesse ; nous sommes les contremaîtres du temps. Un livre actionne notre capacité d'ouverture et de tolérance, chaque ouvrage est à la page. L'imaginaire est en route, c'est un voyage en première classe dans la navette de l'espace-temps présent, passé ou futur.

Un livre, c'est comme un frigo : ça s'ouvre et ça se referme à toute heure. La nourriture de l'esprit a de grandes faims dont on ne peut se passer.

— Pour beaucoup, souffrance rime avec psychoanalyse. Vous vous êtes tournés vers les ouvrages de Boris Cyrulnik. Comment l'avez-vous connu ?

J'ai connu Boris Cyrulnik lors du tournage d'une émission consacrée aux enfants abandonnés. Nous avons passé une bonne journée dans un orphelinat du sud de la France. Son immédiate attention sur ce sujet m'a aussitôt fait penser à la fois au père qui rassure et à la mère qui console. Boris, c'est d'abord une voix chaleureuse, lente et distincte, celle qui ne gronde pas et qui pardonne. Il est le scientifique qui explique les causes et leurs effets. En lisant *Les vilains petits canards*, je me suis pardonné d'être sans cesse dans la quête et dans le trouble. J'ai mis des mots sur mes maux, j'ai compris qu'on pouvait nous comprendre, nous les enfants suspendus dans les airs de JE. Ma douleur fut grande lorsque, dans une salle de la pouponnière, j'ai perçu le regard d'un enfant qui voulait capter le mien : il me fit de grands sourires comme pour me supplier de tendre mes bras. Boris était à mes côtés, il m'a expliqué tous les faits et gestes de ce bambin en quête d'amour. Cela m'a ramené à ma propre sensation lorsque, enfant, j'étais à l'orphelinat de Constantine. J'ai pleuré et je me suis aussitôt dit que je ne serai plus le vilain petit canard qui patauge dans la marre, mais le grand et gentil chameau qui bosse(ra) pour trouver sa place dans cette existence dont l'absence de filiation animera sans cesse le mystère d'un certain 3 janvier 1958.

— Deux auteurs algériens figuraient, en septembre 2010, dans le palmarès des meilleures ventes de livres publié par le Nouvel Observateur. Vous intéressez-vous à la littérature algérienne ?

Je connais très peu la littérature algérienne. J'avoue ma lacune. Mais je sais que de grands poètes algériens ont donné à la culture française de grandes lettres de noblesse. La langue arabe fut certainement pour eux une langue de revendication et le français une langue d'expression. Je note cette dualité.

— Dans un tout autre genre, vous vous intéressez également aux écrits de Camille Flammarion. Le surnaturel vous attire-t-il ?

Les mystères de l'existence ont eu un écho terrifiant alors que je lisais un livre de Camille Flammarion : *La vie après la mort*. Ce livre m'avait tétanisé car, dans l'imagination fertile de l'enfant que j'étais, le monde des esprits me projetait dans le vide et l'inconnu au point que cela hantait mes nuits. Par la suite, *Le mystère de la chambre jaune* de Gaston Le-roux abordait une énigme, donc une enquête : le mystère pouvait, par la réflexion, trouver une réponse (Rouletabille était un Colombo avant l'heure). Puis ce fut la période des OVNIS et tout ce flot de livres qui y ont été consacrés. Actuellement, les ouvrages qui traitent de spiritisme me séduisent. Bien évidemment, Alan Kardec et son *Livre des esprits* me procurent beaucoup d'interrogations sur l'au-delà. Ce choix n'est pas anodin pour celui qui cherche encore le mystère de sa propre naissance.

« Chaque lecture, qu'elle quel soit, procure instantanément une échappée lointaine. L'imaginaire s'échafaude, tricote ses promesses. »

Durant l'ère du Romantisme, les auteurs aimaient le mystère et le surnaturel. Le fantastique connut un vif succès au XIX^e siècle ; les spécialistes du genre étaient Théophile Gautier, Charles Nodier et Prosper Mérimée. Dans le récit fantastique, le lecteur hésite devant une explication réaliste ou surnaturelle des événements décrits. Le récit fantastique est à l'image de la littérature romantique : il se construit sur l'opposition et la contradiction. Je vous les conseille.

— Quel est ou quels sont vos livres du moment ? Comment choisissez-vous vos lectures ? Lisez-vous toujours les classiques ?

Actuellement, je suis plutôt sur la lecture d'un scénario que l'on me propose. Mon choix est varié : le conseil d'un proche, une émission de télé ou l'auteur invité me paraît intéressant, et puis, inévitablement, le bouche à oreille. Il suffit que l'on me vante les qualités d'un ouvrage plusieurs fois dans le mois pour que cela éveille en moi un centre d'intérêt. C'est un peu comme un bon film : on ne veut pas le rater. Après avoir joué *Les Fourberies de Scapin* en 1995, je m'étais promis qu'un jour, je jouerais de nouveau un classique au théâtre. Alors, au détour de mes nombreuses occupations, il m'arrive de parcourir des pièces du

répertoire classique. Je ne vous cache pas que *Le Marchand de Venise* de William Shakespeare serait pour moi un vrai challenge, une réelle consécration... mais je n'en suis pas là.

— Attachez-vous une importance particulière à l'objet que le livre représente ? Quel adjectif pourrait définir votre bibliothèque ?

Un livre sur une étagère, c'est une mémoire au repos allongée sous sa couverture, c'est un objet précieux et unique, qui renaît sous la poussière à chaque fois qu'on l'effeuille. Il m'est impossible de trouver un adjectif à ma bibliothèque, car je n'ai pas de bibliothèque. Je ne range pas mes livres, je les laisse un peu n'importe où, entre mon bureau, mon appartement et ma maison de campagne. Chaque livre se pose, se reprend, se dépose au gré de mes passages. Je peux lire dix pages de l'un pour l'abandonner et reprendre dix pages d'un autre pour le continuer. Je me suis aperçu dernièrement que j'avais beaucoup de livres dédicacés, ce qui donne une double valeur à l'objet. Mais le plus précieux de tous, c'était celui que Jerry Lewis m'avait dédicacé lors de sa venue à Paris dans les années 1980. Je m'étais entiché d'une jeune fille et, pour lui prouver mon amour, je le lui avais offert. Elle m'a largué quelques semaines après et elle est partie avec. Je lance aujourd'hui une bouteille à la mer : si elle me lit, éventuellement, je veux bien l'échanger contre les deux tomes des *Histoires extraordinaires* de Pierre Belmare (non dédicacés) !

— Vous publiez ce mois-ci un très beau témoignage. Pourquoi avoir préféré cette forme d'écriture au roman ?

J'écris enfin, à travers cet ouvrage, le point final d'un passé qui m'a si souvent poursuivi ; je dis halte à l'enfance. Elle est mon album de souvenirs ; mais trop souvent, mon enfance fut mon refuge, celle d'un jeu de piste non abouti. Je vide un sac de souvenirs pour pleurer une dernière fois. *Je suis revenu me chercher* pour me retrouver une fois pour toutes et devenir enfin un vrai père. Un roman, pourquoi pas ? Mais écrire, c'est la faculté de pouvoir vivre presque en hibernation avec sa conscience. C'est avoir la grande qualité de solitaire qui s'ajoute à celle d'intégrité avec soi-même. Je veux bien prendre le pari, mais alors pas de téléphone, pas de télé, pas de radio, pas de restaurant le soir avec les copains... Bref : en étant seul. Je veux bien, mais alors sur le contrat avec mon éditeur, j'exige que l'on m'enferme pendant six mois au Monastère de la Grande Chartreuse avec une seule permission de sortie : quand le roman sera terminé !

— Parlez-nous de ce livre. En êtes-vous l'initiateur ? L'avez-vous écrit à la demande de votre éditeur ? Et l'avez-vous écrit seul ?

Ce livre, c'est tout d'abord une rencontre avec Sylvie Arahb, attachée de presse de Michel Lafon, qui m'a proposé de raconter mon parcours et m'a donné l'occasion de faire le point sur cette cinquantaine bien sonnée. Par la suite, j'ai rencontré Michel Lafon. Lorsque je me suis retrouvé dans son bureau, avec son équipe, en racontant le parcours de l'enfant adopté que je fus, des larmes et des pleurs nous ont tous envahis. Moi qui voulais faire rire, j'étais mal barré ! Mais l'idée a séduit et le projet a pris forme.

J'ai travaillé d'une manière assez rapide en faisant appel à Jean-Marc Longval, qui m'a aidé à échafauder mon récit. Notre collaboration n'est pas d'hier, puisque nous avons signé ensemble de nombreux scénarios, notamment la pièce que je joue actuellement : *Réactions en chaîne*. Après plusieurs séances d'enregistrement et la collecte de documents officiels, Jean-Marc a effectué un premier jet ; j'ai pris le relais en y apportant ma propre plume. On peut dire que c'est un travail à deux mains. Mon sens de l'honneur et de la transparence réfute l'idée de faire appel à un « nègre ». Voilà pourquoi j'ai absolument voulu que Jean-Marc apparaisse à la signature de ce livre.

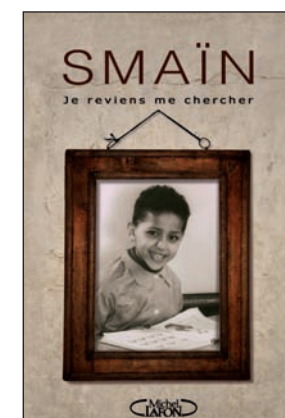
— Pour conclure, je vous propose de nous parler d'un auteur que vous affectionnez et que vous n'avez pas eu l'occasion d'évoquer au cours de cet entretien.

Si je devais vous parler d'un auteur pour achever cette interview, je citerais Khalil Gibran, poète libanais du XX^e siècle, qui a laissé une œuvre mémorable dont *Le Prophète*, recueil de vingt-six poèmes que je qualifierais d'odes à la sagesse. J'ai accroché celui-ci dans la chambre de mes enfants :

« Vos enfants ne sont pas vos enfants. Ils sont les fils et les filles de l'appel de la Vie à elle-même.

Ils viennent à travers vous mais non de vous. Et bien qu'ils soient avec vous, ils ne vous appartiennent pas... »

Il y a des êtres tels que Khalil Gibran, Léo Ferré, Aragon et tant d'autres qui, par leurs écrits, m'ont mis du baume au cœur, qui m'ont donné le souffle suffisant pour entamer cette course de fond qu'est la vie. Les mots sont pour moi l'outil essentiel pour crier tout bas. Alors, aujourd'hui, je vous le dis tout haut. ■



JE REVIENS ME CHERCHER,
Smaïn, Michel Lafon, 17,95 €